

Étudier l'ineffable

Notes sur les esprits d'un hôpital abandonné et ceux qui les exorcisent

PAVEL KUNYSZ

C'est la nuit noire de la mort qui est l'indicible, parce qu'elle est ténèbres impénétrables et désespérant non-être, et parce qu'un mur infranchissable nous barre de son mystère : est indicible, à cet égard, ce dont il n'y a absolument rien à dire, et qui rend l'homme muet en accablant sa raison et en médusant son discours. Et l'ineffable, tout à l'inverse, est inexprimable parce qu'il y a sur lui infiniment, interminablement à dire : tel est l'insondable mystère de Dieu, tel l'inépuisable mystère de l'amour, qui est mystère poétique par excellence ; car si l'indicible, glaçant toute poésie, ressemble à un sortilège hypnotique, l'ineffable, grâce à ses propriétés fertilisantes et inspirantes, agit plutôt comme un enchantement, et il diffère de l'indicible autant que l'enchantement de l'envoûtement ; la perplexité même qu'il provoque est comme l'embarras de Socrate, une féconde aporie. [...] L'ineffable déclenche en l'homme un état de verve. Sur l'ineffable il y a de quoi parler et chanter jusqu'à la consommation des siècles... [...] Avec les promesses incluses dans l'ineffable c'est l'espérance d'un vaste avenir qui nous est donnée.
Vladimir Jankélévitch, *La musique et l'Ineffable*¹

« Bavière » est un lieu bien connu au sein de la ville de Liège (Belgique). Dès le **xvii**e siècle, ce nom a en effet désigné l'hôpital principal, civil et universitaire de l'agglomération. Il a ainsi marqué des générations de familles liégeoises venant s'y faire soigner dont les derniers en date décrivent encore aujourd'hui un endroit *impressionnant*. Impressionnant, c'est-à-dire qu'il laisse des impressions, dans la mémoire et sur le papier. L'austère architecture d'inspiration néo-Renaissance de sa reconstruction, à la fin du xix^e, se prêtera ainsi tant aux longues descriptions des premiers pas dans l'édifice qu'aux très nombreux clichés de celui-ci.

1. Tel que cité par Vincent Béguin dans « Ineffable et indicible chez Damascius », *Les études philosophiques*, n° 107, avril 201, p. 569.



Entrée de l'hôpital de Bavière vers 1900. Photographie A. Julin. Archives du musée de la Vie wallonne, Liège.

L'impression la plus marquante demeure cependant celle liée au décès. Ainsi, pour les habitants des plateaux de la vallée mosane, entendre d'un proche qu'il devait *descendre à Bavière* équivalait à une sentence de mort. Seul hôpital universitaire de la région, il accueillait en effet les maladies graves et incurables dans le maigre espoir de développer des remèdes qui aux premiers cancers découverts, qui à la poliomyélite. Bavière, par-là, devint le haut lieu d'une expérience collective liégeoise de la mort.

L'hôpital de Bavière ferme en 1987. Ses nonnes, docteurs, médecins et étudiants se sont éparpillés dans d'autres institutions et ont laissé, si l'on en croit les récits dominants, une friche. Presque entièrement rasée, il n'en reste qu'un simple bâtiment. Mais qu'arrive-t-il alors quand meurt un lieu de mort ? Que font les vivants face à la mise à terme de cette expérience collective ?

C'est au milieu de ces décombres que s'exprime, dès 1991, une jeune femme :

Il y a d'autres personnes qui doivent venir chercher quelque chose ici, à défaut de prendre un objet. Combien de milliers de gens sont morts à Bavière ? Qui sont nés ? Morts, nés, guéris, comme moi...

De ce lieu et de cette expérience collective de la mort, il resterait donc *quelque chose*. On viendrait ainsi notamment à Bavière pour y côtoyer une présence immatérielle : celle des morts, mais aussi des vivants et des guéris, pris dans une dialectique entre soin et sacré. Si l'on suit ce témoignage, ce quelque chose n'est pas simplement matériel, que l'on pourrait emporter avec soi. Il n'est pas non plus un seul souvenir individuel que l'on pourrait partager avec nostalgie. Nous postulons que ce *quelque chose* est de l'ordre de l'ineffable. On pourrait l'appeler impression, imaginaire, enchantement ou esprit du lieu, avec les variations conceptuelles que ces termes impliquent. L'important ici est que, ineffable, on ne peut vraiment le capturer : il se dérobe à la description et à une pleine compréhension rationnelle. Ce constat n'est pourtant pas un refus de pensée. Plutôt que de décrire, il s'agirait finalement plutôt d'évoquer ces esprits ineffables².

En guise d'évocation, je propose donc ici d'explorer trois histoires de fantômes, trois manières pour des vivants de coexister, à des degrés différents avec les esprits du lieu au cœur de son abandon.

I. TROIS FAÇONS DE COEXISTER AVEC LES ESPRITS DU LIEU

Le témoignage attentif d'Évelyne

À la fermeture de l'hôpital, son personnel est déplacé sur deux nouveaux sites. Évelyne, une psychanalyste et maître de conférences, et son service universitaire de pédopsychiatrie, se voient cependant laissés derrière, suite à des conflits internes. Pendant quelques années, elle poursuivra donc son activité au sein d'un abandon infiltrant de plus en plus les bâtiments. Éprise de ce Bavière déliquescents, elle entreprit un travail artistique d'écriture et de photographie poignant.

2. Je tire cette conception de l'ineffable du *Traité des premiers principes* de Damascius tel que relu par Vincent Béguin. Selon cette lecture, l'indicible (*ἀβρητος*) « marque la défaite d'une pensée dans l'impossibilité de dire » tandis que l'ineffable (*ἀπόρητος*) renvoie à « cette trace d'antériorité qui les met [les choses] toujours, et l'âme avec elles, dans une position de retrait ou de fuite par rapport à elles-mêmes, et somme la pensée de s'élancer à la poursuite de ce que cette trace indique » (p. 564). Ainsi l'ineffable se veut une acceptation de l'impossibilité de dire certaines parts de l'existence, car « c'est notre échec à le dire qui constitue son mode propre d'appréhension » (p. 558). Cette acceptation n'est cependant pas résignation de la pensée puisque l'évocation, notamment poétique, est possible. Elle implique plutôt d'autres modes d'écriture. Cf. Béguin Vincent, « Ineffable et indicible chez Damascius », art. cit., p. 553-569.

HOPITAL - SILENCE

LIÈGE - HÔPITAL DE BAVIÈRE
JUILLET - AOÛT 1988

DEPUIS QUE LE COEUR DU NONAGÉNAIRE A CESSÉ DE BATTRE, QUE SES ARTÈRES SE SONT VIDÉES DU FLOT HUMAIN QUI Y CIRCULAIT, QUE LES SIRÈNES D'AMBULANCES SE SONT TUES, LE GRAND CORPS SE DÉSAGRÈGE LENTEMENT DE L'INTÉRIEUR, DANS CES MURS, OÙ DES GÉNÉRATIONS DE SOIGNANTS ET DE SOIGNÉS ONT TRAVERSÉ UN MOMENT DE LEUR EXISTENCE, UNE PAGE EST TOURNÉE. DANS CE LIEU, OÙ VIE, MORT, SOUFFRANCE, RÉSIGNATION OU ESPOIR N'ÉTAIENT PAS DES ABSTRACTIONS MAIS CHARRIAIENT LEUR POIDS DE CHAIR, LE MOUVEMENT S'EST IMMOBILISÉ DÉFINITIVEMENT.

LA NATURE A PARAPHÉ L'ACTE DE DÉCÈS: CORROSION ET DÉCOMPOSITION S'ACCOMPLISSENT DANS L'OBSCURITÉ ET LE SILENCE, UNE FORME DE VIE A POURTANT REPRIS SES DROITS PUISQUE LA VÉGÉTATION FORCE UN PASSAGE À TRAVERS LES FENÊTRES ET VIENT CROÎTRE DANS CE QUI FUT JADIS DES CHAMBRES DE MALADES.

JE CONNAIS BIEN CET ENDROIT CAR J'Y AI TRAVAILLÉ PENDANT DE NOMBREUSES ANNÉES, J'AI ERRÉ DANS LES COULOIRS DÉSOLES QUI RENFERMENT DES VESTIGES ET DES RELIQUES DÉRISOIRES DE NOTRE PASSAGE, POUR EN RAPPORTER CES IMAGES, TRACES D'UNE HISTOIRE RÉVOLUE.

EVELYNE TYSEBAERT

Tysbaert E. (1988). *HÔPITAL – SILENCE*. Texte typographié. Archives privées.

Cette forme d'oraison funèbre va au-delà d'un simple travail de mémoire ou de deuil. Plus que d'acter la mort de Bavière, il s'agit, pour Évelyne, de se rendre disponible à la présence de cette mort si vivante, de lui offrir ce surplus d'existence que Vinciane Despret empruntait à Patrick Chesnais³, pour l'accompagner dans sa transition vers un après. C'est là une première forme de coexistence avec les esprits du lieu, une sorte de témoignage attentif. Celui-là se fait par l'intermédiaire d'une vivante qui se conçoit bien vivante, mais prend le temps, tend l'œil et l'oreille, et prête ses talents, pour poursuivre cette longue histoire de Bavière qu'elle a elle-même bien connue.

3. Despret Vinciane, *Au bonheur des morts : récits de ceux qui restent*, Paris, La Découverte, 2015.



Tysbaert E. (1988). *Ne partez pas sans moi*. Photographie. Archives privées.



Tysbaert E. (1988). *Le colloque des minerves*. Photographie Archives privées.

La symbiose de Madame Bavière

Cathy⁴ a occupé Bavière avec des amis artistes de 2004 à 2007. C'est l'archétype de l'hôpital abandonné, et la liberté d'un contrat d'occupation précaire qui l'a amené là : elle n'a aucun souvenir personnel préalable lié au lieu.

Cathy y organisait mensuellement de séances en groupe d'inspiration chamanique où l'application d'achiote⁵ et la prise de psychotropes – ayahuasca ou champignons hallucinogènes – étaient centrales. Cet état de conscience altérée visait à faciliter un dépassement de soi vers l'autre et vers le monde, à se soigner l'esprit en entrant en connexion notamment avec son environnement, Bavière. Cette coexistence avec les esprits du lieu est d'abord d'ordre symbolique : elle s'exprime par la réalisation d'interventions évocatrices notamment du Sacré. Les représentations christiques – sous forme de statuettes ou de portraits – sont ainsi détournées et intégrées tantôt à des jeux, tantôt à des œuvres. Ces icônes, laissées par les anciennes sœurs soignantes, reprennent un instant vie, retrouvent un rôle dans un imaginaire de Bavière différent, mais alliant toujours Sacré et Soins.

Cependant, cette coexistence avec les esprits est aussi littérale. Un spectre – farceur ou vengeur – giflera ainsi Cathy en pleine nuit, tandis que des ombres noires campées dans les combles empêcheront aux vivants de pénétrer plus loin, négociant le partage spatial entre « Bavière » et « les ruines ». Plus encore, l'apparition d'une nonne, le doigt tendu vers une aile du bâtiment poussera Cathy et sa sœur à se renseigner et découvrir que s'y tenait le couvent de l'hôpital. C'est bien le lieu, à travers ses esprits, qui communique avec Cathy, et Cathy qui communique avec le lieu. Mais la coexistence entre ces vivants et ces esprits au point de ne presque plus faire qu'une sorte de collectif spectral est la plus évidente dans les propos de Cathy :

Fallait pas avoir peur des fantômes là-bas. Il y avait une énergie sombre, quand on est arrivé, qui était... assez effrayante. Moi, ça m'a guéri beaucoup de choses, Bavière. [...] Ha ça a soigné mes peurs, moi. [...] Moi, j'aurais passé ma vie

4. Nom d'emprunt.

5. L'achiote, ou roucou, est un arbuste originaire d'Amérique du Sud et de Caraïbes dont les graines sont utilisées pour produire une peinture corporelle utilisée lors de différents rituels autochtones. L'achiote est également utilisée pour ses propriétés curatives dans les médecines traditionnelles mexicaines, guyanaises ou caribéennes.

à Bavière. J'ai senti que j'étais... que ce lieu, c'était... c'était sacré, c'était magique, je ne sais pas comment expliquer... On a transformé l'énergie, nous autres là-bas. C'était dark quand on est arrivé, il y avait quelque chose de très sombre. On a retrouvé des seringues dans les sous-sols, il y avait encore tous les médicaments. Comme s'ils avaient jamais quitté l'hôpital. Je sais pas, on a rétabli l'énergie là-bas, je sais pas comment expliquer⁶.

Le lieu de soin, même abandonné, soigne donc encore. En retour, l'occupante devient elle-même soigneuse du lieu. La relation entre vivants et esprits s'articule autour de ces thématiques du Soins et du Sacré de façon forte et profonde. Elle est à ce point réciproque que la différence en devient presque difficile à effectuer, signant une deuxième forme de coexistence de l'ordre de la symbiose. Là, à force de communiquer et de partager, les propriétés de la personne et de l'instance ineffable qui peuple le lieu tendent à se confondre, c'est-à-dire se fondre l'un dans l'autre, modifiant l'un comme l'autre. Marqueur s'il en est de cette relation fusionnelle, Cathy gagnera, auprès de ses amis, le sobriquet de « Madame Bavière ».

La fusion de Michel

Ce passage d'une existence humaine à une existence spirituelle, sinon spectrale, s'exprime d'autant mieux dans la personne de Michel. Il est, lui, né à Bavière et, après son abandon, alors qu'il avait perdu emploi et domicile, décida d'y élire résidence. Durant près de 30 ans, il déplaça ses quelques possessions au travers du site, au gré des démolitions, au milieu des détritiques s'accumulant et des incendies successifs. Michel occupait, voire hantait lui-même ces lieux.

Michel est ce que l'anthropologue Anne-Claire Vallet appelle un habitant invisible⁷, développant bien des ruses pour se soustraire à l'attention des autres : propriétaires, forces de l'ordre, passants. Dans mon cas, il en devient fonctionnellement un fantôme. Il est en effet virtuellement injoignable : son téléphone portable est mis en lieu sûr la journée, par peur du vol, et, la nuit, les possibilités de contact sont

6. Pavel Kunysz, Entretien avec Cathy, 21 novembre 2020.

7. Vallet Anne-Claire, *Les habitants invisibles des friches de la ville. Abris discrets et incertains dans les terrains vagues et les délaissés autoroutiers aux abords de Paris*, thèse de doctorat en Anthropologie sociale et ethnologie, sous la direction de Michel Agier et Alessia de Biase, Paris, EHESS, 2021.

limitées aux très rares moments où des problèmes de forfaits téléphoniques ne font pas obstruction. Il demeure encore aujourd'hui pour moi une seule silhouette floue et furtive que je m'efforce de rencontrer sans succès au travers d'un tiers, une connaissance le croisant à l'occasion, assumant le rôle très littéral d'un médium. À force de fréquenter des esprits, il semblerait qu'on puisse en devenir un, ouvrant peut-être à la compréhension d'une troisième forme de coexistence : la fusion. Comme Vallet le met bien en lumière, on peut en effet constater à quel point les populations de sans-abri perdent en existence sociale dans l'espace public : tout un chacun passe devant ces personnes sans les voir, et celles-ci entendent, bien souvent, se dissimuler autant que possible pour éviter qui les verbalisations, qui les coups d'éventuels casseurs. Rentré chez lui, dans son Bavière natal, Michel est ainsi parmi les siens, c'est-à-dire non seulement d'autres personnes sans-abri, mais l'ensemble des invisibles peuplant le lieu. Il n'est pas un point de contact à ces esprits, comme Évelyne, ni un vivant pris dans un entre-deux comme Cathy, mais bien un énième fantôme hantant les lieux. Cela se manifeste d'autant mieux lorsque l'on agite cette présence spectrale, anonyme et pourtant symboliquement chargée, pour prévenir des dangers de Bavière : « attention, c'est habité... ».

Les voisins directs du bâtiment ou les noctambules voient ainsi passer à l'occasion des silhouettes aux fenêtres, l'éclat d'une lampe torche parfois. Ces seules apparitions de Michel, et de tous les autres invisibles, renvoient aux peurs sourdes qu'elles évoquent : celles d'une violence potentielle des « toxés » et des « drogués » qu'ils seraient peut-être, qui tient à l'écart même les plus hardis des pratiquants de l'urbex⁸. Il ne s'agit alors plus d'individus, aux vécus et personnalités multiples et complexes que l'on évoque, mais bien de silhouettes spectrales inquiétantes.

À Bavière, les esprits agissent donc comme des vivants, les vivants comme des esprits, troublant toujours plus des lignes de partage que l'on considère pourtant bien établies. Ces collectifs spectraux agissent en tout cas au nom d'un esprit supérieur, celui du lieu. Il est évident aux yeux de tous, mais indescriptible, insaisissable, ineffable. Évelyne, Caro et Michel, par l'engagement de leur corps et de leur mémoire

8. L'*urbex* (contraction de *urban exploration*) est une pratique de visite, et souvent de photographie, de lieux abandonnés et/ou dépourvus d'une présence humaine (friches, ruines, catacombes...).

personnelle dans le corps et la mémoire personnelle de Bavière coexistent dans un sens littéral avec cet esprit. C'est-à-dire qu'ils existent par et avec le lieu d'une façon profonde, dans un lien quasi symbiotique et, par-là, maintiennent activement et le corps et la mémoire de Bavière.

II. TROIS FIGURES DES RELATIONS INSTITUTIONNELLES AUX ESPRITS

Les hôpitaux hantés n'ont cependant pas bonne presse, et les sociétés capitalistes urbaines supportent mal la présence de quatre hectares de terrain inoccupé en plein centre-ville. Dès les années 1990, les projets de réaménagement du triangle de Bavière se sont donc démultipliés. Malgré les abandons successifs de ceux-ci, ces projets et les opérations symboliques adjacentes peuvent nous informer sur la façon dont les esprits du lieu se voient adressés au sein des pratiques d'aménagement. J'identifie ici trois formes que peuvent prendre des interventions d'ordre institutionnel sur ces esprits, trois types de relations que de groupes institutionnellement légitimés entretiennent avec les esprits habitants ces lieux.

L'exorciste

Face aux fantômes de Bavière, la tentation est d'abord grande pour les aménageurs d'opérer un exorcisme, de bannir, voire envoyer au néant ce et ceux qui habitent les dernières briques du lieu.

Ainsi, dès 1990, le conglomérat acquéreur du terrain de l'hôpital fera notamment poser sur la façade du bâtiment principal son nom, « Espace Bavière ». Cette opération peut être vue de façon assez claire comme une forme d'appropriation, de revendication de la propriété légale du lieu, mais aussi comme une tentative de chasser les quelques fantômes égarés : il n'est plus question de lieu, de soin ou de sacré, ni de considérer quelconque existence spectrale, mais bien d'espace, avec tout ce que cela charrie de rapport métré et rationalisé⁹. Appropriation, donc, mais aussi expropriation : un programme d'occupation temporaire, de bureau puis de logement, sera par ailleurs mis en place pour

9. Pour mieux comprendre la différence, souvent commentée, entre espace et lieu, voir notamment Paquot Thierry et Younès Chris, *Espace et lieu dans la pensée occidentale*, Paris, La Découverte, 2012.

éloigner du lieu les âmes errantes et anonymes de Michel et ses consorts¹⁰. L'exorcisme s'opère alors pour tenter d'aseptiser et permettre une nouvelle utilisation du lieu, loin d'un passé jugé révolu.

Le nécromant

Une deuxième utilisation de ces fantômes peut se voir dans une figure du nécromant, de celui qui réveille et fait se mouvoir les morts malgré eux. Une opération récente du troisième acquéreur du site semble évocatrice d'une telle figure.

Il s'agit d'une campagne d'identité graphique se déclinant sur une série de médias (affiches, site web, vidéos...) visant à promouvoir l'achat de futurs appartements sur le site. Intitulée « {Baviè}RE – Reconstruire, reconnecter, revivre », celle-ci invite à « redécouvrir votre quartier rempli d'histoire », annonçant clairement faire reposer le projet urbanistique sur le passé et l'identité du site. Une vidéo promotionnelle démarrera aussi sur fond d'encéphalogramme plat et d'images en noir et blanc des bâtiments en ruine. Au fil d'un « bip bip » s'accéléralant, des images des édifices futurs s'affichent alors, en couleur, ensuite associée à un fond musical montant et majestueux et à des images de végétaux en éclosion. L'esprit de Bavière est ici artificiellement ramené à la vie, sorte de zombie ou d'*inferi* au service du projet économique du promoteur immobilier cherchant à convaincre un acheteur, mais aussi un riverain craintif de perdre son patrimoine local.

Le médium

Une dernière forme d'utilisation de ces fantômes se voit dans la forme du médium, celui qui fait parler les esprits. Celle-là s'aperçoit à Bavière dans une intervention récente, inscrite dans le programme événementiel et artistique accompagnant le chantier puis l'ouverture du futur pôle culturel de Bavière. Le dispositif se présentera sous forme d'une cabine téléphonique itinérante au sein de laquelle une pluralité de voix et d'anecdotes sur le lieu, qu'elles soient vécues, racontées et fictives pourront être entendues, évoquant les passés et histoires – au pluriel – de ce qui n'est plus un hôpital, mais demeure Bavière.

J'ai été contacté par son auteur pour participer à ce dispositif. Je me retrouve donc à mon tour médium, un peu malgré moi. Mais cela concerne aussi, finalement, ce travail de terrain. Je me retrouve

10. Paradoxalement, c'est ce programme exorcisant qui aboutira à la présence de Cathy et de ses camarades à Bavière, prolongeant d'autant les présences spectrales.

à négocier avec les morts et les vivants ce qui peut être dit ou non, quelle voix je peux leur donner sans les trahir. Ne pas exorciser, ni ramener à une non-vie chimérique, mais « médier ». C'est là, en somme une tâche lourde de conséquences et de responsabilités qu'il s'agit de saisir. Cette responsabilité devient très claire face aux derniers mots que me glissa Michel avant de disparaître, en bon spectre qu'il est, entre le remerciement et l'injonction : « Merci de prendre soin de Bavière. »

Si l'expérience d'un lieu – et *a fortiori* d'un lieu de mort – est chargée d'un caractère ineffable, il n'est ainsi pas impossible de l'évoquer. J'ai tenté ici d'en donner un aperçu : par les mots, par l'image, par l'anecdote. Ces histoires de fantômes nous parlent d'autant de façons de vivre avec et à travers les lieux auxquels nous accordons collectivement une importance. Tout autant, elles nous permettent de penser les façons dont la transformation de ces lieux peut, suivant les cas, mettre fin, prolonger ou dénaturer ces lieux, et la charge ineffable dont ils sont dotés.

Bibliographie

STAMESCHKINE Martin, « Scènes de casse à Bavière », *Strip-Tease*, RTBF, 1988, 10'48".

UNE fois vérifiées les références en notes de bas de page, cette référence n'y est pas, où pouvons-nous la mettre?